

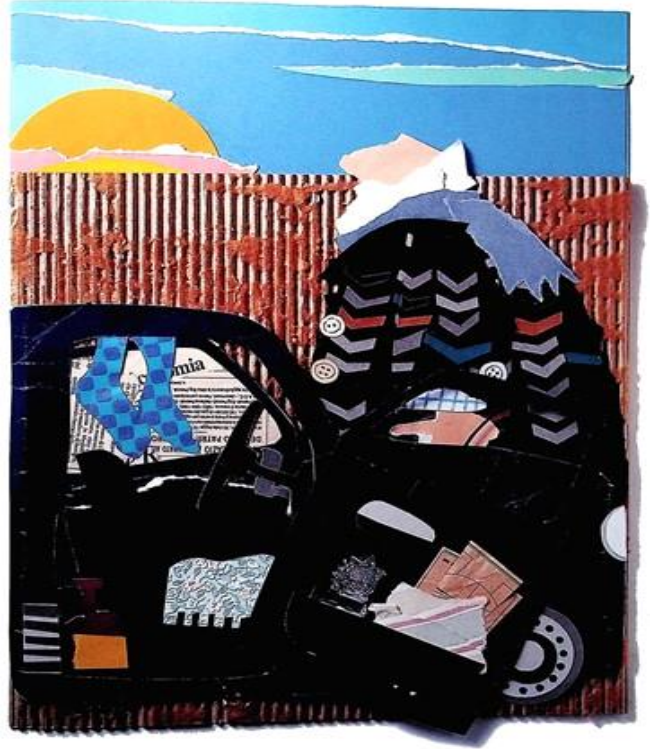
## ☞ Daniel qui n'avait pas de maison ☜

**D**aniel était un vagabond qui vivait juste devant chez nous, dans l'impasse menant à la Grand-rue.

En guise de maison, il occupait la carcasse d'une voiture abandonnée depuis longtemps.

De la fenêtre de ma chambre, je l'observais chaque matin : il rangeait ses affaires puis s'en allait, chargé de sacs, avant de revenir le soir, encore plus encombré.

Nos voisins disaient que Daniel était là depuis très longtemps. Mais personne ne savait d'où il venait ni pourquoi il en était réduit à vivre dans la rue.



Tous les jours, l'aube à peine levée, il allait se laver à la fontaine en emportant dans un seau quelques vêtements à nettoyer.

Parfois, il parlait à voix haute et ma mère me demandait depuis la cuisine : « Avec qui parle Daniel ? »

Daniel parlait tout seul, se tenant compagnie à lui-même.

Quand j'allais à l'école, je le voyais fouiller, la tête dans la benne à ordures : il en retirait les choses les plus incroyables, vêtements, livres, journaux...

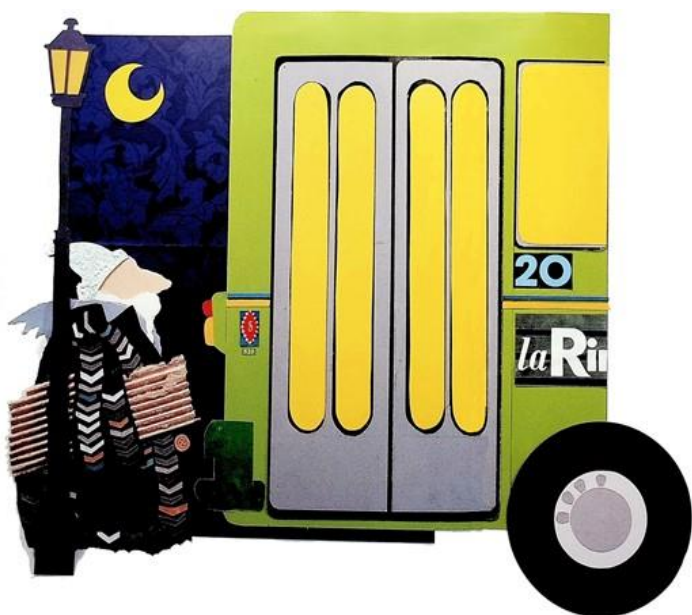
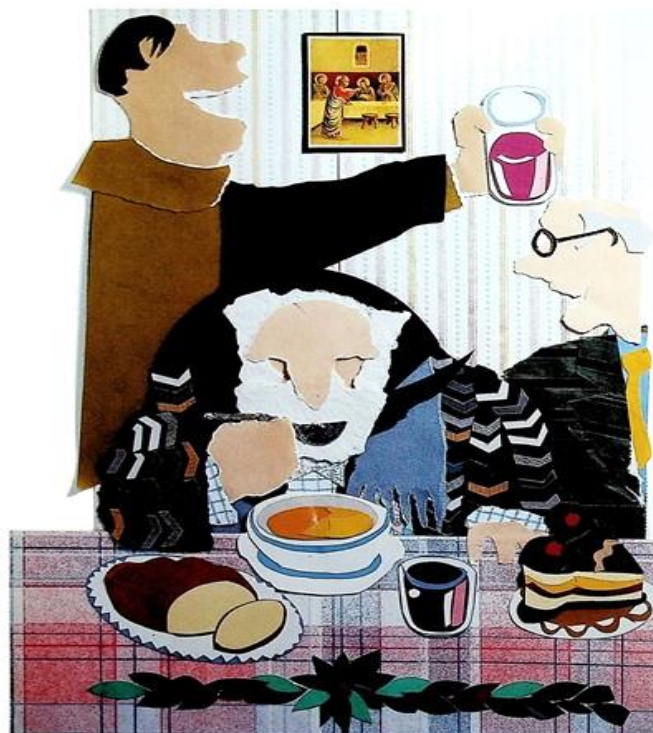
Une fois, il en sortit un vieux lampadaire. Il le transporta à côté de la voiture et le laissa là longtemps, éteint, sous un réverbère allumé.

Daniel ne parlait pratiquement jamais à personne et restait seul presque tout le temps.

Quelques rares fois, je l'ai vu accompagné de Lisa : cette vieille dame, également sans domicile fixe, traînait toujours avec elle une multitude de sacs, pleins de vêtements et de journaux. Quand ils étaient ensemble, Daniel les lui portait gentiment et la prenant par le bras, arrêtait la circulation pour la faire traverser.

Pour manger, Daniel allait parfois à la soupe populaire. Il s'y rendait surtout durant les fêtes, quand en plus d'un bon repas il avait droit à un verre de vin et quelques cigarettes.

Mais il n'y aimait guère la cohue de la foule ni la grossièreté de ceux qui généralement à deux ou trois, parlaient et riaient fort, à moitié ivres, dans le grand réfectoire. Aussi préférait-il, le plus souvent, emporter son repas dans un sac et aller le manger seul dans le parc voisin.



Le reste du temps, Daniel déambulait parmi les passants, dévisageait quand on le dévisageait, fixant le trafic d'un air absent, les vitrines décorées des jours de fête, les gens qui sortaient du métro, le ciel...

Le soir, il s'installait devant l'arrêt du bus. Jusqu'au dernier passage, il regardait descendre les voyageurs, comme s'il attendait quelqu'un.

Puis il regagnait la voiture, y replaçait les affaires tirées des sacs, se calait sur la banquette arrière et s'endormait tout habillé.

Les gens disaient qu'il était fou : il portait des vêtements déchirés, qu'il enfilait les uns sur les autres, même en été ; et s'ils le saluaient, il ne répondait pas, mais il les fixait avec l'ombre d'un sourire qui était, en vérité, son expression de tous les jours.

Quelques-uns le saluaient, beaucoup l'évitaient. *Il n'est pas dangereux*, pensaient la plupart.

Daniel n'acceptait ni argent ni nourriture, mais si, par hasard, il trouvait par terre quelque chose dont il pouvait avoir besoin, il le ramassait.

Mes parents étaient de ceux qui « par hasard » laissaient parfois traîner quelque chose pour lui ; un de mes grands-oncles avait jadis quitté la maison pour aller vivre dans la rue.

Une année, alors que l'automne était arrivé à l'improviste, porteur de vents et de pluies glaciales, je vis Daniel se gratter souvent l'oreille, comme si elle lui faisait mal. Peut-être avait-il pris froid.

Je n'avais pas de chapeau assez grand pour lui, mais une écharpe rouge, celle aux couleurs de notre équipe de football, que je gardais accrochée au mur.

Un matin, je la fis tomber près de la voiture.

Le lendemain, je vis qu'il l'avait mise sur la tête. Il était vraiment drôle.

En le découvrant ainsi coiffé les gens souriaient et les enfants lui criaient : « Bravo, Daniel, tu es des nôtres ! » ou « Allez, Daniel ! »

Je ne sais s'il comprenait le sens de leurs paroles, mais il s'arrêtait et les regardait en souriant comme s'il était content.



Peu de temps après, il trouva un vrai chapeau par terre.

C'était un beau chapeau, doux et chaud, qu'un coup de vent avait chassé de la tête d'un homme grand et gros.

L'homme, d'abord gentiment, puis plus fermement, lui demanda de rendre le chapeau. À la fin, comme Daniel refusait, un policier intervint : il lui arracha le chapeau des mains et le fouilla.

Ce fut la seule fois où je vis Daniel parler avec animation, mélangeant non-sens et réalité. Humilié, il continua à protester vigoureusement même après le départ de l'homme, de l'agent et de la foule.

Enfin, après être resté encore un peu au milieu de la rue, il s'en retourna à la voiture.

Et, de ma fenêtre, je l'entendis toute la soirée se lamenter à voix basse tout en se tenant la tête entre les mains. Il finit par s'endormir, épuisé.



Daniel savait rire aussi mais il le faisait seul à voix basse, en lisant un journal, en ayant une idée, en écrivant quelque chose.

Car il écrivait beaucoup et n'importe où. Ses déclarations apparaissaient sur les murs, ou sur des feuilles de papier qu'il abandonnait. Il avait une belle écriture, fine, régulière, celle d'une personne cultivée.

Il écrivait des poésies, des phrases mystérieuses, souvent la même : « la vue couvre le mystère de la vérité. »

Un jour où j'étais à l'école, Daniel s'en est allé. Un homme très distingué, a-t-on dit, s'est approché de la voiture. Daniel en est sorti, à moitié endormi, s'est rhabillé un peu.

Et sans prendre avec lui ses éternels sacs, il s'est éloigné en discutant tranquillement avec le monsieur. Depuis ce jour-là, personne ne l'a plus jamais revu.

À la tombée de la nuit je suis resté longtemps à l'attendre, accoudé à la fenêtre. J'étais heureux à l'idée que la personne qu'il attendait depuis des années, jusqu'au dernier passage de l'autobus, était enfin venue le chercher.

Puis, un jour, je suis descendu pour voir ce qu'il avait laissé dans la voiture.

Il n'y avait plus rien. Ou presque.

En me baissant j'aperçus quelque chose : la photo d'un homme qui semblait content.



Paolo Marabotto  
*Daniel qui n'avait pas de maison*  
Paris, Circonflexe, 1995